

Les grands médias peuvent-ils oser l'optimisme?

par

■ **Christine Quentin** ■

Journaliste conseil

En bref

Dans quelle société souhaitons-nous vivre? La question se pose, en filigrane, dans le propos de Christine Quentin. Sommes-nous fatalement liés à un modèle économique et social dominant intangible ou des alternatives s'offrent-elles à nous? Elles existent, évidemment, encore faut-il les faire connaître de ceux, dirigeants et journalistes, susceptibles de les mettre en œuvre. C'est à cette tâche que l'oratrice, issue du monde de la grande entreprise et passée de l'autre côté du miroir, s'est attelée, il y a trois ans, au micro d'une radio dédiée à cet auditoire de décideurs. Six cents sujets plus tard, ses conclusions incitent à l'optimisme: les lignes bougent et le pire n'est plus certain.

Compte rendu rédigé par Pascal Lefebvre

L'Association des Amis de l'École de Paris du management organise des débats et en diffuse des comptes rendus, les idées restant de la seule responsabilité de leurs auteurs. Elle peut également diffuser les commentaires que suscitent ces documents.

Séminaire organisé en collaboration avec le Collège des Bernardins, avec l'appui de la Fondation Crédit Coopératif et grâce aux parrains de l'École de Paris (liste au 1^{er} octobre 2015):

• Airbus Group • Algoé¹ • ANRT • Be Angels • Carewan² • CEA • Chaire "management de l'innovation" de l'École polytechnique • Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris • CNES • Conseil Supérieur de l'Ordre des Experts Comptables • Crédit Agricole S.A. • Danone • EDF • ESCP Europe • FaberNovel • Fondation Charles Léopold Mayer pour le Progrès de l'Homme • Fondation Crédit Coopératif • Fondation Roger Godino • HRA Pharma² • IDRH • IdVectoR¹ • La Fabrique de l'Industrie • La Poste • Mairie de Paris • MINES ParisTech • Ministère de l'Économie, de l'Industrie et du Numérique, DGE • NEOMA Business School • Orange • PSA Peugeot Citroën • Renault • SNCF • Thales • Total • UIMM • Ylios

1. pour le séminaire Ressources technologiques et innovation
2. pour le séminaire Vie des affaires

Bien que ma carte de visite dise aujourd'hui que je suis journaliste, je ne viens pas de cet univers. Je suis issue du monde de l'entreprise et je crois que c'est pour cette raison que Radio Classique, qui s'adresse à des dirigeants et assume une position clairement libérale, a pris le risque de me confier une émission avec un contenu inhabituel pour elle.

Mon parcours professionnel a débuté à Manhattan où j'ai eu la chance, il y a de cela vingt ans, de découvrir grâce au doyen de la *New York University Continuing Education* le système universitaire américain, basé sur la collecte de fonds privés et disposant ainsi de moyens sans commune mesure avec ceux alloués au système français. Cela a commencé à ébranler mes convictions premières. Ce parcours s'est poursuivi en Asie du Sud-Est où j'ai contribué au développement du groupe Accor tout en participant à des actions caritatives, ce qui correspondait à mon état d'esprit. Ces différentes fonctions m'ont permis d'évoluer dans des environnements qui n'étaient pas français et dans lesquels la philanthropie était très présente. Quand je suis rentrée en France, Accor m'a confié la responsabilité du passage du Groupe à l'An 2000 et à l'euro, puis celle du marketing de chaînes hôtelières de plus en plus importantes et, enfin, celle de la thalassothérapie. Dans cette dernière activité, on s'interroge sur l'équilibre de l'esprit tout autant que sur celui du corps : ces questions que je posais à nos clients, je me les suis également posées à moi-même et j'ai ainsi remis en cause cette voie toute tracée qui semblait s'offrir à moi.

Collecter des fonds : un métier !

En 2007, arrive la loi TEPA. Je prends alors conscience que l'État français commence à mettre en place les outils nécessaires pour permettre à la société civile de trouver par elle-même les moyens de s'organiser et de participer au bien commun, au-delà de l'action étatique. Ce que j'avais vu aux États-Unis et en Asie semble désormais vouloir s'installer en France. Chez nous aussi, collecter des fonds va donc devenir un métier ! Mais nous ne sommes pas des Anglo-Saxons et je me dis qu'il va falloir réfléchir à créer des ponts entre le monde de l'entreprise et le monde associatif en utilisant les outils que j'utilisais chez Accor, en créant, ici, des stratégies de développement adaptées, en constituant, là, des fondations innovantes.

En 2008, je quitte donc le groupe Accor qui me promet d'être mon premier client. J'obtiens, dans la foulée, le certificat français de *fund raising* de l'ESSEC, ce qui me permet de "capter" le champ lexical associatif en France et d'identifier les acteurs-clés. En passant mon oral de sortie, j'ai la chance d'avoir, dans mon jury, quelqu'un qui cherche un profil comme le mien et qui me propose derechef de l'accompagner dans l'élaboration de la stratégie d'une fondation scientifique récemment créée et agissant dans le domaine de la santé mentale.

À force de rencontrer des dirigeants d'associations et de fondations ainsi que des collecteurs de fonds, je prends conscience de la prétention que l'on a, dans les écoles de commerce – dont je viens – et dans les grands groupes, à poser sur cet univers un regard condescendant. On n'y perçoit généralement pas que ces hommes et ces femmes, de très haut niveau pour beaucoup, gèrent des budgets considérables et des problématiques humaines délicates, dans un environnement rarement facile, et sont portés par un ensemble de gens et d'énergies considérables. Il me paraît alors relever de ma responsabilité d'aller parler de ce monde-là aux dirigeants d'entreprise et de leur faire prendre conscience de l'émergence des nouveaux modèles hybrides de l'entreprenariat social car, en 2008, il n'est pas encore acquis de voir ces deux termes accolés. J'ai la connaissance des grands dirigeants, je viens de leur univers et je pense donc être bien placée pour créer des ponts entre leur pratique habituelle et ces autres manières d'entreprendre et d'innover, enracinées dans un terrain inconnu de la plupart des entreprises.

J'en suis là de mes réflexions quand une école de journalisme vient s'implanter à trois pas de chez moi. À cette époque, je travaille sur la stratégie philanthropique d'une autre fondation pour la recherche médicale. Cela ne m'occupe qu'à temps partiel et je décide donc de retourner à l'école pour préparer un master de journalisme et comprendre comment je vais pouvoir faire passer toutes ces informations, pourtant si importantes,

mais qui n'atteignent pas les dirigeants de notre pays. Ce programme m'impose de faire des stages. Je vais donc frapper à la porte de *La Croix* et j'ai la chance que Guillaume Boubert, le rédacteur en chef, me fasse confiance. Cela me convient d'autant plus que ce journal, depuis de nombreuses années, propose une rubrique Économie sociale et solidaire (ESS) et ce, dans ses pages *Économie* et non, de façon plus convenue, dans les pages *Société*. De plus, j'intègre ce stage alors que se déroulent les états généraux de l'ESS. Cette opportunité qui m'est alors offerte se double d'une grande disponibilité: je peux prendre mon micro et mon appareil photo pour aller là où les autres journalistes, faute de temps, ne vont pas pour couvrir le sujet. Ainsi, je réalise sur une pleine page de *La Croix* le premier portrait dans un quotidien national en France de Bill Drayton, le fondateur d'Ashoka, l'un des plus importants réseaux d'entrepreneurs sociaux dans le monde.

À la fin de mon stage, mon rédacteur en chef m'ayant dit connaître des gens chez Radio Classique, je lui fais part de mon souhait de me tourner vers la radio et il m'obtient aussitôt un rendez-vous.

Les clés du succès

Cela sera une réussite, d'abord, grâce à l'intuition d'un journaliste, Donat Vidal Revel, à l'époque directeur de la rédaction. Radio Classique est la radio du groupe *Les Échos* et elle s'adresse à un public de dirigeants d'entreprises et d'auditeurs de catégories socioprofessionnelles souvent similaires. Donat Vidal Revel avait bien perçu que les choses bougeaient sur le terrain, que des rencontres entre grands groupes et acteurs de l'ESS étaient en train de se mettre en place et qu'il allait y avoir une information à délivrer mais sans toutefois que cela soit bien clair dans son esprit. Pour lui, il ne s'agissait pas, comme le fait fort bien *Alternatives économiques*, de tenir informé un public déjà acquis à l'ESS, mais de présenter, sans le brusquer, toutes ces innovations à un auditoire qui n'y était pas encore sensibilisé. Comme j'arrive du monde de l'entreprise avec, de surcroît, la caution de *La Croix*, cela va un peu le rassurer et il va me recevoir avec bienveillance.

Pour ma part, je suis tellement convaincue que c'est dans cette direction qu'il faut avancer et que tant de choses doivent être mises en lumière que, très naïvement, je vais lui demander une pleine heure d'émission pour pouvoir donner la parole aux acteurs de cette émergence. Ce à quoi il me répond: «*Très bien. Ce sera trois minutes, tous les jours et dans votre voix! À prendre ou à laisser!*». C'est une opportunité à ne pas laisser filer: je prends donc! Va aussitôt se poser la question du modèle économique: soit je ne suis pas payée, soit je trouve des sponsors. Mon métier étant désormais de collecter des fonds, je me mets en quête de sponsors...

Tout cela m'ouvre des portes et je rencontre alors des soutiens majeurs de l'ESS, Hugues Sibille du Crédit Coopératif, Alain Philippe de la Fondation MACIF et Jean-Marc Mory de la Caisse des Dépôts. Je leur expose mon intention de présenter, tous les matins, ces autres façons d'organiser le monde à ceux qui ont la capacité de le changer, afin de les amener à s'interroger sur leurs pratiques. Évidemment, on peut penser qu'il y a pour eux un intérêt à m'aider et à être présents sur les antennes d'une radio, mais les auditeurs de Radio Classique ne sont pas les premiers clients du Crédit Coopératif! Tous trois me font cependant confiance et vont, conjointement, me soutenir dans mon aventure.

Avec eux, nous discutons de la ligne éditoriale de la future émission et des règles du jeu, la principale étant qu'aucun d'eux n'a de droit de regard sur le contenu de mes chroniques; seuls les rédacteurs en chef de *La Croix*, partenaire de la chronique, et de Radio Classique ont ce droit. Le dimanche soir, j'envoie à la rédaction du journal mes sujets pour la semaine à venir, afin que ses responsables puissent me faire part de leurs éventuels commentaires ou suggestions, ce qui me sécurise et me permet de me sentir moins seule face au micro. Depuis, tous les matins à 6h50, ma chronique Social Eco s'ouvre en citant ces partenaires et cela fait maintenant trois ans que cela dure.

Parmi les autres facteurs de réussite, à côté de l'intuition du rédacteur en chef de Radio Classique et de la confiance de mes partenaires institutionnels et de *La Croix*, il me faut ajouter un modèle économique qui me permet d'être rémunérée et d'ainsi faire mon métier sereinement. Enfin, le sujet de l'ESS s'avère être un sujet porteur. Il convainc l'ensemble de mes interlocuteurs, y compris au sein même de la radio, ce qui n'était alors plus évident car, peu de temps après mon arrivée, Donat Vidal Revel avait été remplacé par Étienne Mougeotte et Jean-François Péresse, peu sensibilisés à ce sujet. Aujourd'hui, Étienne Mougeotte voit ce que je propose comme l'opportunité